

Histoire des granges

Au temps des granges et du troupeau, c'est à l'ouverture du pré, à la « cleda », qu'est le rendez-vous journalier, quatre fois, de l'homme et de ses bêtes. Deux fois par jour, la porte d'étable s'ouvre, le renard du grand battant chute et laisse sa marque, toujours visible, sur le tableau du mur. Les « licous » sont dégrafés des encolures et les chaînes frappent les « cornadis ». Deux fois par jour, dès que le beau temps verdit les prés... Souvent le soin de sortir et rentrer le troupeau est confié aux enfants.

-Ò Loison ?

-Ò'es... que l'i a ?

-Ta mair te creda ! ... e tas vachas... non ?

-Hé petit Louis ?

-Oui qu'y a-t-il ?

-Ta mère t'appelle ! ... et tes vaches alors ?

Il y a les mères avec les velles et les veaux, les génisses et les taurillons, les vaches qui partent et celles, paisibles qui travaillent, liées sous le joug, par paire... C'est le destin commun des familles paysannes et des troupeaux, la « civilisation des vaches » (selon l'expression de Panazô). Les vaches travaillent la terre, elles participent à tous les transports, elles donnent leur lait, elles donnent leurs veaux pour la foire. Au village limousin, ce sont tout simplement les bêtes !

Le piétinement creuse les chemins, le troupeau monte pacifiquement vers l'étable, avec arrêt peut-être au bac d'abreuvoir. Prés et bêtes ne font qu'un, barges et étables ne font qu'un.

Mais ces vastes toitures, que recouvrent-elles ? Ce sont des granges qui abritent barges à foin, étables à vaches et gerbier.

Approchons. Les granges sont souvent sur le même alignement que le logis paysan : c'est la forme d'habitat, pour nous aujourd'hui, la plus ancienne. Mais elles peuvent aussi en être séparées.

Le terme de grange, permanent jusque dans le monde agro-industriel, indique son origine : le lieu où l'on entrepose les grains (granica -> granche -> grange). La constance du terme souligne la priorité essentielle du grain, donc du pain. Après la récolte, les épis récoltés en javelles sont liés en gerbes puis engrangés pour être « battus » (dépiqués) en fin de saison et à l'automne. Après le battage au fléau, sur l'aire de grange à deux, quatre voire six batteurs jusqu'au milieu de XIXe siècle, c'est peu à peu la batteuse à poste fixe et sa locomobile à vapeur qui s'imposent. Journées rudes mais journées de fête aussi dont le souvenir traverse les générations jusqu'à nous. C'est à la pause que, par sacs, le grain est monté au grenier de la maison.

C'est sous le même toit de grange que nous voyons les barges, au-dessus de l'étable des vaches ; on y tasse la récolte des herbes séchées au soleil de juin, les foins, pour la nourriture hivernale du bétail. En face, la gerbière (*lo malhat, lo planjon*). Depuis le sol et isolées par un couchis de perches, au plus bas les gerbes des premières moissons, seigles et orges et, au plus haut, méteil et froment pour le pain. Une même toiture abrite donc habitation et grange-étable. Elle protège la famille, le troupeau, les blés et les foins.

Mais voici le village et ses granges. Les granges ont été construites et reconstruites dès la fin du XVIIIe siècle et durant tout le XIXe. Cet héritage immobilier immense est aujourd'hui dépourvu de fonction agricole : il est devenu inutile. Lié à l'extension du cheptel bovin, il a connu son apogée au XIXe siècle et son naufrage dans la deuxième moitié du XXe.

Comment respecter l'originalité de cette architecture traditionnelle pour de nouveaux ruraux libérés de préjugés et pour de nouveaux villages dans l'étendue rurale ?

Comment regarder et comprendre ces granges sans expliquer leur naissance dans la logique de leur époque... Belles et émouvantes, ces « charrières » bordées de granges mortes !

* * *

C'est au milieu du XVIIIe siècle que naît une irrésistible révolution agricole, fourragère d'abord. Elle a modifié les troupeaux et radicalement l'aspect des villages.

Les propriétaires nobles ou bourgeois, les laboureurs aisés s'intéressent tout particulièrement à leur terre. Comme c'est la seule richesse économique, il faut en augmenter le rendement. L'idée nouvelle essentielle est de développer le fourrage, c'est-à-dire l'herbe.

Davantage de fourrage, un bétail plus important. Un bétail plus important, c'est davantage de puissance de travail, davantage de litière, davantage de fumier. Davantage de fumure c'est davantage de terres amendées, davantage de labours et de céréales, davantage de pain. Le pain est, à cette époque, plus que la viande, la nourriture fondamentale de toutes les classes sociales.

La ressource première, vitale, c'est donc l'herbe.

Cultiver l'herbe en Limousin, et dans les pays de bocage ? Mais vous n'y pensez pas, « elle vient » toute seule ! Eh bien, non, on peut améliorer l'herbe. D'abord sélectionner des graines, les acheter ou les vendre : luzerne, trèfle, sainfoin.... Voici la naissance de la prairie artificielle. (Nous ne confondons pas en Limousin la prairie et le pré.) Mais où loger cette nouvelle abondance ?

Les terres de géologie acide, amendées par le calcaire des chaux vives dont l'emploi suit l'installation progressive des lignes de chemin de fer (1851-1890) multiplient les rendements. **Mais où loger cette nouvelle abondance ?**

Les **comices** agricoles dans chaque commune, dès le second empire donnent le ton : amender les prés, soigner les herbages, avoir de beaux animaux. L'amélioration de la race limousine se fait par sélection sur la race elle-même (Herdbook limousin 1886). Les foires s'installent, les places communales s'équipent de barres d'attache et de bascules. Au village, on réduit le temps de pâture pour compléter, à l'étable, dans les mangeoires, l'alimentation du bétail : trèfle, raves, topinambours. Le cheptel augmente avec les récoltes. **Mais où loger cette nouvelle abondance ?**

C'est la marée verte en Limousin et dans tous les pays d'élevage : bien tenir les prés, bien récolter l'herbe, bien nourrir les bêtes. Le pays limousin, à la fin du XVIIIe siècle, étonne le voyageur attentif : « pays où l'on irrigue et où l'on balaie les prés » ! Oui, on irrigue le haut des pentes des prés de fauche en créant des réserves d'eaux vives plus en amont, « péchières et serves » ; trop-plein et vidange distribuent l'eau par un réseau ingénieux de rigoles, *las levadas*, selon les courbes de niveau.

Les haies vives sont régulièrement élaguées, *eschambar los plais* et tous les printemps, *las liadas* sont révisées. Avec de grands balais de buisson noir, les feuilles mortes sont assemblées et brûlées : la feuille sèche est redoutable pour le fil tranchant de la faux ! À la fin du XVIIIe siècle, les prés de fauche se vendent plus chers que les terres labourables ! **Mais où loger cette nouvelle abondance ?**

Les chênes des rives sont élagués en houppier et fournissent des traverses de chemin de fer. Le fil barbelé américain des grands parcs à troupeaux est employé déjà avant la Grande guerre pour enclore les prairies artificielles. On amende les prés en répandant la chaux et les *curadis* des chemins creux et des « charrières » où pourrissent tout l'hiver les tiges des topinambours.

C'est la fin de la jachère et l'inauguration de l'assolement. C'est la conquête de nouvelles terres sur les landes, les communaux puis la châtaigneraie. La première mécanisation à traction animale apparaît : faucheuse à barre de coupe dentée (« la petite machine »), engrenages des batteuses à grain, charrue-brabant à versoir. **Mais où loger cette nouvelle abondance ?**

Labours et herbe, agriculture et élevage sont intimement liés. Le cheptel bovin a doublé, voire triplé en un siècle. Les villages sont pleins de familles, **une nécessité s'impose : construire.**

Construire pour abriter la nouvelle et progressive abondance des récoltes et des troupeaux, *chau montar' n'otra escura*, il faut construire une nouvelle grange : c'est le réflexe paysan pour la sécurité et la survie. Priorité aux outils de travail, sources de vie, et non aux conditions de vie.

La maison restera la même. On allonge la grange primitive ou bien on l'abat. On en montera une nouvelle sur le foncier disponible et toujours en plein village.

* * *

Lorsque les prix agricoles sont stables et convenables, les productions plus élevées, les transports plus faciles et qu'apparaissent de nouveaux marchés urbains, le paysan devient pionnier et risque l'aventure : trouver de l'argent, prévoir les matériaux, s'entendre avec des ouvriers.

Les années 1880-1910 qui sont au sommet de la courbe de la population paysanne voient se bâtir une grande partie des granges nouvelles, aujourd'hui silencieuses et dont l'ampleur nous étonne.

* * *

Aucune croissance agricole n'aurait été possible sans une main-d'oeuvre abondante, rompue à tous les travaux manuels, peu sensible aux intempéries et, par ailleurs, aspirée par le développement industriel. Mais l'hécatombe de la Grande guerre qui a supprimé en quatre ans des centaines de milliers de jeunes hommes met le point final à cette expansion.

Mais elles sont encore là, ces dernières constructions, les dernières en matériaux locaux de la toute proximité.

* * *

Maçons et charpentiers ont travaillé ensemble, à prix convenu, selon des modèles bien connus. Entraide, « *vouades* », échanges de travaux, *arbans* rassemblent les familiers.

Les nouvelles granges reproduisent les mêmes dispositions nécessaires à l'éleveur limousin : une aire de circulation bordée de mangeoires. Avec la batteuse, on bat dehors. C'est l'époque de l'extension du modèle auvergnat, avec sa *montade* pour accéder directement à la barge, en Combraille et dans toute la Marche orientale.

Au tuf, encore partout utilisé, est ajoutée la chaux que l'on fait fuser sur le chantier. Par la suite, elle a été disponible en sacs. Les mortiers plus résistants (5 brouettes de tuf pur un sac de chaux) dispensent des calages très minutieux, façon pierres sèches, des époques précédentes, savoir-faire définitivement disparu.

Voici donc le village.... et ses granges vides, sous les couvertures de tuiles courbes ou les pentes de tuiles plates ou d'ardoises. Architectures agricoles populaires, vivantes hier, aujourd'hui figées et silencieuses.

La grange-étable et ses barges

La grange-étable en Limousin, pays agropastoral, c'est le coeur de la petite propriété, ce fond terrien, vers lequel tout converge et d'où tout revient. Le troupeau des vaches, les bêtes, est le souci principal. Il absorbe toute l'attention du paysan éleveur et de sa famille.

Or, en parcourant les villages limousins d'ouest en est, on découvre deux façons principales de construire les granges-étables. Ce sont deux traditions d'élevage très anciennes bien sûr, fondées sur les reliefs et les sols, les possibilités herbagères, les races bovines, les communications, les marchés, les expériences agricoles...

Deux manières d'élever les troupeaux ont conduit à deux logiques de construction.

La première tradition se préoccupe d'abriter un troupeau élevé principalement pour la vente de bêtes engraisées ; elle demande donc un accès facile aux mangeoires (les crèches) des vaches, un libre passage devant les têtes afin de surveiller et de compléter l'alimentation.

◆ En Limousin occidental, au parcellaire nettement bocager, le paysan-éleveur est un « soigneur » car la production de viande demande une surveillance constante et un complément de nourriture. On doit apâture les bêtes sans entrer dans la partie étable. Le vaste espace de terre battue, l'aire à battre les gerbes au temps des fléaux est aussi l'endroit de préparation des rations complémentaires et de l'engraissement à l'auge : raves et topinambours hachés au coupe-racines, farines et son, etc... Par les cornadis, les bêtes attendent l'arrivée de ces compléments. Les barges à foin, au-dessus de l'étable, sont dominées et traversées par les deux entrants de ferme (les tirants, *las cinlhas*) parallèlement à l'aire de battage (*lo sòu d'escura*). On parle donc, pour la grange limousine de barges sous tirants. Le fourrage des barges, atteintes par une échelle verticale, est jeté sur l'aire d'approvisionnement. D'un plancher de barge à l'autre, une succession de perches de châtaignier permet un « charamat », sole supplémentaire en avancée de quelques mètres pour entreposer l'abondance de foin. On aperçoit, au-dessous, le tarare ou van mécanique, la meule à aiguiser et l'enclume à battre les faux ; à l'entrée de l'hiver, le tas de raves puis celui des topinambours. C'est la grange-étable dite limousine.

◆ Une autre tradition, dans les régions orientales du Limousin voisines de l'Auvergne (Combrailles, Montagne limousine, hauts plateaux corréziens et Xaintrie), au climat plus rigoureux, au relief plus élevé et aux espaces plus vastes, a orienté le paysan vers la vente de jeunes veaux et la production de lait et fromage. Cette pratique d'élevage, d'une autre finalité, entraîne nécessairement une autre disposition du troupeau : elle exige un accès aisé au pis des vaches. C'est donc une autre logique de construction.

Un cheminement central est nécessaire entre l'arrière-train des deux rangées de vaches ; elles se tiennent entre des bas-flancs, la tête vers les murs gouttereaux de l'étable. On peut donc faire téter les veaux et traire facilement les mères. Les crèches

contre le mur reçoivent le foin descendu de la barge par des sortes de trappes aménagées dans le plancher, les *afenadors*.

Dans ce modèle de grange dite « auvergnate », les barges à foin (le fenil) se trouvent sur les tirants de charpente. Entrons par la montée extérieure dans l'une de ces granges : elle est vaste et dégagée. La charpente est constituée d'une succession d'arbalétriers-chevrons, espacés d'un mètre ou un mètre cinquante environ. Liés en vis-à-vis par des entrails retroussés, sous le faîtage, ces chevrons descendent jusqu'aux arases des murs et s'appuient sur une sablière haute extérieure. Sous cet appui est placé un poteau droit, verticalement inclus le plus souvent dans le parement intérieur de la maçonnerie. Ce pied-droit (homme debout, *òme d'en ped*) est solidaire des têtes de solives prises dans le mur et reposant sur une sablière basse intérieure. L'ensemble est triangulé par un lien, jambe de force qui, prenant le chevron en hauteur, prolonge la poussée dans le bas du poteau et au passage se solidarise avec un blochet venu d'une sablière extérieure. On considère chaque solive comme un entrail bas (ou tirant). Ainsi peut-on parler des granges à l'auvergnate comme de « barges sur tirants ». En effet, chaque solive du plancher de barge est également entrail de charpente, appelé aussi tirant. Aucune pièce de bois ne traverse le vaisseau. Cette manière de charpenter libère un vaste espace utilisable et donne à la grange l'aspect de la carène d'un bateau renversé.

Chars ou charrettes à foin, attelés ou tractés, accèdent de plain-pied aux barges grâce à une montée charretière ou rampe, en partie construite à partir d'une dénivellation naturelle à laquelle la construction est adossée.

Faut-il comparer ces deux familles de granges-étables ?

Leur architecture est née d'abord de deux histoire agricoles et de deux nécessités d'élevage. Dans l'une et l'autre tradition, l'homme de pays, dès son plus jeune âge et jusqu'au terme de sa vie, est un familier du troupeau ; son intelligente expérience, par transmission, épouse les exigences des économies agricoles possibles. Ces deux traditions de granges-étables ne sont pas le fruit de tempéraments ou de cultures divergents mais tout simplement l'obéissance à des logiques différentes d'élevage qui se sont imposées.

* * *

Voici maintenant une architecture particulière, originale, devenue archaïque : une grange oblongue, à chevet circulaire en abside, survit encore en Limousin. On aperçoit son haut faîtage de tôles galbées aux confins des Haut et Bas-Limousin et du Périgord, c'est-à-dire à l'interpénétration des limites de la Haute-Vienne, de la Corrèze et de la Dordogne.

Les charpentes reposent sur poteaux droits intérieurs ou bien sur arbalétriers courbes, d'où le nom de granges à courbes. Tous les arbalétriers s'appuient sur le sol par l'intermédiaire d'un *caireu*, un bloc de pierre, souvent de quartz. Les murs ne sont pas

porteurs. C'est un enclos murillé où s'ouvrent baies d'entrée, portes charretières, étables.

Dans cette grange à la manière limousine particulière, les barges à foin sont de part et d'autre de l'aire, au-dessus des étables ; les vaches, par leurs crèches, sont disposées face à l'aire de battage et peuvent ainsi recevoir un complément de nourriture. Certaines de ces granges-étables, très longues, abritent sous leur chaume, *la cluja*, quatre étables à vache, deux bergeries de part et d'autre de deux entrées charretières. Les encadrements d'entrée d'étable sont en bois, ceux des grands portails, en bois ou en pierres maçonnées. Nous sommes là devant les ultimes témoins d'une civilisation charpentière à l'outillage rudimentaire et non devant des constructions de maçon. Cette implantation allongée s'achève aux deux extrémités par la courbe d'un chevet, sans chaînes d'angle. Ces formes témoignent de l'expérience très ancienne et quasiment constante, jusqu'à hier, des couvertures à paille de seigle. Les chevets ne sont pas des pignons : pas de murrines difficiles mais seulement des courbes demandées par le chaume pour la simplicité de la pose et la bonne résistance aux vents.

Sur le cadastre napoléonien, aux confins du Limousin et du Périgord, sur une étroite aire géographique bien délimitée, on pouvait compter au moins 1157 exemplaires de ces *escuras boças* encore survivantes des temps plus anciens. En 1978, il en restait 60... Certaines de ces vastes coiffures abritaient, selon les notes des géomètres de l'époque, étables-granges et « cuisines » (âtres), jusqu'à 3 familles et le troupeau sous la même longère (village de Maziaud, rive gauche de la Loue)...

Etre propriétaire d'une grange ovalaire : une chance ou une charge ?

Toute ces granges, patrimoine considérable, friche agricole pré-industrielle, comment en évaluer le nombre ? En comptant les cultivateurs recensés en 1910 et en associant à chacun au moins une grange-étable ? Ou bien encore en parcourant les villages : autant de souches de cheminée maçonnées sur le pignon ou un mur de refend, autant de feux, c'est-à-dire de familles, donc de troupeaux. A chaque grange était lié un cheptel, petit ou grand. Le troupeau limousin était alors réparti en une multitude de petits propriétaires.

* * *

De nombreuses granges-étables ont disparu depuis la décrue paysanne amorcée vers 1880-90. Elles sont tombées en ruine peu à peu et devenues définitivement inutilisables pour loger rouleaux de foin et troupeaux modernes de semi plein air. À plus forte raison avec le plein air intégral. Les pelouse vertes qui s'étendent à leur entrée en témoignent.

Sont invendables celles qui restent en indivision ou encore celles qui subsistent comme bâtiment agricole annexe sur le carreau industriel d'une entreprise agricole, sans indépendance ou cadre de vie possible. Pour celles qui apparaissent en ruine, rongées par les ronces et le lierre, la solution de facilité semble la démolition. D'autres, bien

situées, sont encore solides ; le propriétaire les garde comme un capital en réserve ou juge un aménagement hors de prix, des modifications impossibles.

Il faut aussi évoquer le manque d'imagination, de sensibilité pour mobiliser toutes les connaissances techniques, la répugnance des entrepreneurs qui hésitent à faire des devis : « dans le vieux, on ne sait pas où on va ! ».

On peut déplorer par ailleurs de très nombreuses disparitions par défiguration totale et transformation en pavillon standard.

* * *

Que faire de ce patrimoine aujourd'hui périmé ? De quelle vie et de quelle histoire peut-il être un signe encore lisible et réconfortant ? Comment le voir et le comprendre ?

Est-il concevable qu'un homme moderne, moulé par des concepts innovants et des performances technologiques euphoriques, puisse comprendre la grange-étable d'une civilisation inconnue qui lui paraît lointaine ? Comment va-t-il pouvoir habiter sans détruire ?

Des barrages culturels presque insurmontables empêchent de donner suite au premier élan favorable.

Quels sont, en vérité, les obstacles architecturaux propres aux granges-étables ? Quelles sont les peurs qui s'opposent à la vente ou à l'achat ? Quel prix accorder à ce bâtiment : en fonction de son volume, de sa situation, de son état et de l'idée subjective que l'un ou l'autre s'en fait ?

L'entrepreneur, l'acheteur éventuel, que peuvent-ils faire entre autres avec les tirants de la barge limousine ? Ceux-ci compromettent théoriquement les niveaux et la disposition des pièces habitables... Que faire des cornadis ? Les déposer probablement ? Les restaurer sur place ? Les conserver ailleurs ? Les vendre à un brocanteur ? Que faire avec les vastes entrées charretières ou les linteaux trop bas des entrées d'étable ? Comment ouvrir des baies de fenêtres, des lucarnes encastrées ou non dans les pans de toiture ? Comment consolider des murs renflés ? Où construire un pilastre de soutènement ?

Un grand nombre de granges-étables subsiste. Elles sont assurées en tant que bâtiments agricoles. Une dernière chance de survie provisoire serait le dégrèvement de taxes foncières. Quelques-unes auront la chance d'être aménagées en habitation secondaire ou principale par de nouveaux ruraux. Des règlements tentent de leur conserver les caractéristiques de leur fonction originelle, concernant la couverture et la pente des toitures, les portes-charretières, les ouvertures. Les reconversions sont difficiles (charpente, barges...) et demandent une clientèle insoumise aux idées reçues et des hommes de métier non asservis aux plans courants mais imaginatifs dans d'exigeants et délicats compromis.

Charamat : sole suspendue entre deux barges dont le plancher est composé de simples perches de bois de taillis destinée à recevoir un excédent de foin.

Camartean (Barlent 1911) : poutres posées à plat sur une certaine hauteur de manière à former un appui.

Chamartean, chamartel : poutre taillée comme un pied d'entrait placée dans le mur à la naissance du pignon pour former un appui à la sablière de l'égout.